

Jean-Louis Métas

AUX BOIS ROUGES

Dans la mer des Indes vers 1810

Roman



Sommaire

Première partie	
À l'Isle Bonaparte, décembre 1808	page 9
Deuxième partie	
À Cape Town	page 63
Troisième partie	
Pendant l'attaque anglaise, 1809.....	page 87
Quatrième partie	
Sous domination anglaise, 1810	page 171

Première partie

**À l'Isle Bonaparte,
décembre 1808**

I

L'homme perché sur un promontoire rocheux scrutait l'horizon. Il balayait du regard les vastes étendues de blé et les plantations de café qui se déployaient jusqu'à l'océan. Il se retourna pour observer la forêt. Tout était calme, une brise rafraîchissante balayait le sommet de la colline. Le temps était beau malgré ce mois de décembre chaud et pluvieux. Il se sentait bien à l'approche de cette nature encore vierge dans laquelle il allait pénétrer. Il détacha son baluchon, le posa sur le sol, puis ajusta son étui en cuir sur l'épaule.

Il pensa à ce cher Virac qui lui avait spontanément offert l'hospitalité à sa plantation de la Réserve. Il avait évoqué avec lui une mission confidentielle qui le retiendrait quelques jours en montagne avant de rejoindre la ville côtière de Saint-Benoît et son hôte lui avait vivement déconseillé de bivouaquer dans ces écarts. Il lui avait remis un petit paquet qu'il avait glissé dans son gilet.

— Un pli pour Monsieur Guimard. Il vous en sera reconnaissant, moi aussi, d'ailleurs ! Lorsque vous le verrez dans sa plantation, vous voudrez bien lui transmettre mes plus profondes amitiés ainsi qu'à sa famille.

— Je n'y manquerai pas !

Il était à pied d'œuvre maintenant, il avait de bonnes chaussures, une canne et suffisamment de provisions pour tenir plusieurs jours. Il fallait se hâter. Il ne lui restait plus que trois heures avant la tombée de la nuit et il devait s'enfoncer au plus vite dans la forêt. Il s'engagea sur un sentier dallé de pierres plates, qui disparut rapidement pour laisser place à une mauvaise piste caillouteuse. Il se retourna un instant. Au loin, la mer était cotonneuse. Le vent avait forcé, de lourds nuages noirs recouvraient la cime des montagnes alentour. Subitement, l'orage au loin gronda. Il semblait se rapprocher. Pourvu que ça ne soit pas une tempête, pensait-il angoissé. Il leva la tête vers le ciel

assombri. Une énorme goutte d'eau lui tomba sur le front. Que faire maintenant ? Il trouverait certainement un meilleur abri dans les bois. Il savait qu'un petit refuge se dressait à quelques lieues de là. « C'est-à-dire à presque deux heures de marche avec mon harnachement ! » estima-t-il tout haut, découragé.

Soudain, un déluge de pluie et de vent s'abattit. Il pressa le pas. La pénombre gagnait vite la forêt dans laquelle il avait pénétré. « Dans une heure il fera nuit, je dois forcer la marche. ». Il rajusta son gilet pour éviter de trop se mouiller. Le sentier rendu boueux, l'eau s'infiltrait maintenant dans ses chaussures. Il se sentit soudain perdu et désespéré. Les grands arbres ne le protégeaient nullement de la pluie terrifiante qui s'abattait sur lui. Lui qui croyait qu'ils offriraient un abri plus sûr que la plaine venteuse qu'il avait quittée se prit à douter quand il aperçut leur cime plier sous les rafales. Une tempête s'annonçait réellement. Il fallait à tout prix trouver ce refuge. Mais où se cachait-il ? À une lieue ? Deux ? Il ne savait pas. Des feuilles et des branchages lui cinglaient le visage. Les morceaux déchiquetés de végétation volaient de partout et lui déchiraient la peau. Il tenta de se protéger, en vain ! De minuscules brindilles se logeaient jusque dans ses yeux. Une heure s'était écoulée depuis qu'il marchait sur la piste transformée en ruisseau. Il patageait en tentant d'éviter les pierres glissantes. Subitement, l'orage gronda et l'éclair tomba tout près, quelque part dans la forêt. Il fut tétanisé par le bruit. La tempête se déchaînait autour de lui sans qu'il pût appeler à l'aide. Il était seul et regretta amèrement de n'avoir point suivi les conseils de Virac. Ce dernier, le sachant dans la forêt, avait-il envoyé de l'aide ? Il douta un instant qu'on le retrouvât vivant. Subitement il eut un sursaut. Non, il ne mourrait pas ici, seul ! Il lui fallait se remettre en route et trouver ce maudit abri, s'il était encore debout. Harassé et terrifié, il reprit pourtant sa marche, luttant contre les éléments. Il avançait sous les bourrasques de vent et les averses. Enfin, au détour d'une clairière, il entrevit grâce aux éclairs une frêle case de paille et de pieux entrelacés, un *ajoupa* qui, semblait-il, résistait aux rafales. Dans un ultime sursaut, il put atteindre la cabane dont la porte claquait au vent. Il s'y engouffra et arriva, après de longs efforts, à fermer la porte. L'*ajoupa* était vide. Le sol, humide et froid, ne le réchaufferait pas, le foyer éteint non plus. Pour faire rapidement un feu, il ramassa des brindilles de paille détrempées puis grappilla quelques morceaux de bois. Il abrita son baluchon et son étui en cuir sous un auvent de pierre, il vérifierait plus tard si l'eau y avait causé des dégâts. La priorité était de se réchauffer.

La porte se rouvrit brutalement. Il la claqua et rabattit le loquet de fer qui la maintiendrait fermée toute la nuit. Le vent ne faiblissait pas, au contraire. Il fallait maintenant allumer un feu pour survivre. Il prit son briquet dans son gilet et vérifia s'il avait été mouillé. Grâce à Dieu, il fonctionnait parfaitement. Mais la paille étant trop mouillée, il eut beaucoup de mal à faire démarrer le feu. Timidement les flammes commencèrent à grésiller et il put se réchauffer un peu. Peut-être la fumée signalerait-elle sa présence à d'éventuels sauveteurs envoyés par Virac ? Non, se reprit-il, la nuit empêchait tout sauvetage. Il lui faudrait se débrouiller seul. La hutte craquait, au-dehors les branches se fracassaient sur le sol de la clairière, tout près.

— Pourvu que je survive à cet enfer ! s'exclama-t-il avec angoisse.

Le feu bien parti le réchauffait un peu, mais ne le séchait pas. Il n'était pas question de dormir, il fallait rester vigilant. Il se rappela subitement les conseils de Virac. Quel idiot de n'en avoir pas tenu compte ! Il lui avait pourtant affirmé que les routes n'étaient pas sûres la nuit. Mais il était si pressé ! Sa mission ne pouvait attendre. Il avait promis au gouverneur militaire qu'il relèverait les positions stratégiques des hauts de l'île, les possibilités de repli de l'armée française dans les montagnes, bref tout ce qui pouvait intéresser l'armée en cas d'invasion anglaise. Sa mission était de la plus haute importance et il était seul, avec le gouverneur, à connaître les détails de ce voyage. Aussi se devait-il de rester en vie et de terminer ses relevés une fois la tempête éloignée. Il était là, à présent, assis sur un petit tronc d'arbre, dans une cabane branlante, seul au milieu d'une nature hostile.

Soudain affamé, il entreprit de vérifier l'état de ses provisions. Il ouvrit son baluchon : tout était mouillé, irrémédiablement perdu. Abattu, il décida néanmoins de faire réchauffer la viande séchée qui, elle aussi, avait pris l'eau. Peut-être pourrai-je quand même manger un peu ce soir ! se dit-il avec amertume. Pendant que la viande grillait sur les braises du maigre feu, il voulut vérifier l'état de ses cartes dans leur étui de cuir. Il constata, désespéré, qu'elles aussi étaient trempées. Il attrapa le pistolet enveloppé avec soin dans un linge. Mais ses précautions se révélèrent vaines : la poudre était humide. Son arme ne lui servirait à rien. De toute façon, il était seul dans cette immense forêt, personne ne viendrait à sa rencontre. La veillée fut longue et difficile, il luttait contre le sommeil. Des rafales hurlantes lançaient des projectiles sur le toit de la case. Par moments, la tourmente semblait se calmer puis reprenait de plus belle. Il regarda sa montre gousset : elle indiquait cinq heures et demie, il était resté éveillé toute la nuit, et se sentait faible, sans forces. Le jour allait bientôt se lever.

Était-il raisonnable de reprendre la route si tôt ? Le chemin aurait-il disparu sous les flots de boue ? Comment alors retrouver le sentier initial ?

Il se posait des dizaines de questions sans réponse. Au bout d'une demi-heure, le jour pointa enfin. Le ciel était encore chargé de lourds nuages, mais le vent semblait apaisé. Que n'aurait-il donné pour un lit chaud et douillet ! Mais le moment n'était pas à la rêverie, il fallait repartir, trempé jusqu'aux os. En temps normal, une journée lui aurait suffi pour atteindre son but, mais vu les circonstances, le sentier serait impraticable. Cependant le pire semblait être passé. Il avait de nouveau faim. Le peu de viande qu'il avait pu sauver ne l'avait pas rassasié. Il espérait trouver sur sa route des fruits sauvages qui calmeraient son estomac. La forêt était jonchée de feuilles et de branchages, autant d'obstacles à surmonter. La boue rendait le sol glissant et le voyageur tomba plusieurs fois. Exténué, il ne pensait qu'à quitter cet enfer. La plaine se trouvait à plusieurs heures de là, tant la marche s'avérait chaotique et dangereuse.

Soudain, après une ravine péniblement traversée tant l'eau était montée, il se trouva face à un chien, un jeune chien sauvage. Il devait avoir deux ans environ, ne montrait aucun signe d'agressivité. C'était un mâle, sa robe marron tirait un peu sur le gris. Il restait assis sur ses pattes arrière, scrutant le voyageur d'un air curieux et moqueur à la fois.

— Voilà une étrange rencontre, dit l'homme. Toi aussi tu as survécu à cette affreuse tempête ? Je n'étais donc pas seul dans cette forêt ? Mais es-tu ami ou ennemi ? Tu dois avoir faim comme moi ! Je n'ai malheureusement rien d'autre à t'offrir pour l'instant que mon amitié. Si tu es d'accord bien entendu !

Le chien le fixait toujours de son regard doux et tranquille. L'homme savait pourtant qu'il devait se méfier des chiens errants. L'animal ne bougeait pas, restait sur sa position.

— Je dois reprendre ma route maintenant. Tu m'as l'air intelligent, et si tu me guides dans mon retour, je te promets un repas gargantuesque à notre arrivée.

L'homme ne sut jamais si le chien avait compris. Après tout, il était seul dans cette forêt immense et dévastée et l'animal disparut comme il était venu. Avait-il rêvé ? Peut-être délirait-il ? Était-ce un début de démence, une hallucination ? Cette idée l'assombrit. Il décida de reprendre son chemin. Tout autour de lui n'était que désolation, débris, branches brisées, arbres déracinés. Comment la frêle habitation, dans sa clairière à découvert, avait-elle pu résister aux déchaînements de

cette terrible tornade ? Il fut heureux de constater que la piste n'avait pas totalement disparu sous la tourmente, du moins le crut-il. Il allait enfin pouvoir quitter cette forêt sombre et désolée pour retrouver la vive lumière des plaines. Il pourrait alors atteindre un vrai refuge et goûter un repos bien mérité. Malheureusement, il n'était pas au bout de ses peines. Le sentier devenait raide et glissant, les flots de boue avaient emporté la piste, et il était facile de se perdre. Armé de sa machette, il coupa les branches cassées qui lui barraient le passage et, quand un tronc s'imposait sur le sol, il n'avait d'autre solution que de le contourner, tant les arbres étaient gros et épais dans cette région.

Il s'arrêta un instant. Il me faudra des heures pour sortir de cette maudite forêt ! Réalisa-t-il avec amertume.

Songeur, il leva la tête vers la cime des arbres. Il pouvait voir le ciel, d'un bleu pur. Des oiseaux virevoltaient au sommet des plus hautes branches. Souriant de voir la vie reprendre le dessus, il se sentit de nouveau confiant. Il décida de reprendre sa marche. Un bosquet dépassé, il aperçut une lumière plus vive. Il s'approcha. La tempête avait arraché les arbres, dévoilant un à-pic vertigineux d'où s'élançait une cascade. De ce promontoire, il apercevait la vaste forêt qu'il lui restait à traverser, mais au loin se trouvaient les plaines cultivées de Saint-Benoît, village de l'Est de l'île et l'océan, il touchait presque au but.

— Encore un effort ! S'encouragea-t-il.

Épuisé, mais décidé, il redoubla d'efforts. Le sentier totalement disparu, il se fiait à son instinct et scrutait les oiseaux qui prenaient la direction des flots. Il suivait leur route. L'espoir lui avait redonné le courage de sortir de cet enfer dans lequel il s'était involontairement enfermé. Son estomac le torturait, mais il ne s'en souciait guère. Après une heure de marche, le terrain devint plus plat, il hâta le pas. Soudain, une sensation bizarre le stoppa un instant. Depuis son départ, il n'avait jamais senti un tel sentiment. Il devinait une présence, quelqu'un le suivait maintenant. Était-ce le chien croisé plusieurs heures auparavant ? Non, ce dernier n'était pas farouche, il l'aurait certainement rejoint. Il prit son pistolet, au cas où, puis se rappela qu'il était mouillé. Il essaya vainement de tirer un coup en l'air. Après tout, il se faisait peut-être du souci pour rien ! Il n'avait pas entendu de bruit suspect, c'était juste une impression qu'il attribua à la fatigue et à la solitude. Il reprit sa marche quand un craquement sinistre le fit sursauter. Il se retourna et vit, caché sous un arbre, à moitié dans la pénombre, un homme à demi nu, vêtu d'un pagne blanc et portant une cagoule noire.

Aux Bois Rouges

— C'est un Marron, un esclave en fuite, se dit-il, sachant le danger qu'il courait à cet instant.

L'homme portait une machette, qu'il brandissait de la main gauche, c'est un gaucher ! pensa-t-il dans une fraction de seconde. Immobile, l'homme se contentait de le fixer de ses yeux sombres. Son arme aiguisée brillait aux faibles rayons du soleil traversant le faite des arbres. Le voyageur, tétanisé, ne pouvait ni bouger ni crier. À quoi bon ! Il se battrait quand même, car lui aussi avait une arme, sa machette. Il entendit soudain un bruit derrière lui. Un autre homme se tenait là, armé et cagoulé. C'était un piège, il devait être attendu par ces Marrons depuis longtemps. Cette fois-ci, il crut sa dernière heure venue. Il allait mourir là, dans cette forêt épaisse et sombre. Tout à coup, les deux hommes lui firent face. Il fixa attentivement leurs yeux, des yeux noirs et sombres. Le gaucher avança d'un pas.

— Alors, voyageur, on se promène seul dans cette forêt après une si terrible tempête ?

Le Marron ricana sous sa cagoule. Il se rapprocha, sa machette luisante à la main gauche.

— Tu as quelque chose qui nous intéresse ! déclara-t-il brutalement. L'homme était pétrifié par la peur. Il tenta de pointer sa machette, mais ses forces l'abandonnèrent.

Je ne possède rien ! Je n'ai pas d'or ! Prenez ma bourse, elle contient quelques piastres, parvint-il à articuler. Mais laissez-moi la vie sauve, je vous en supplie.

Les deux hommes éclatèrent alors d'un gros rire.

— Tu as quelque chose qui nous intéresse, répéta le gaucher, donne-le nous !

— Fouillez mes sacs, je ne possède rien, tout a été gâché par la tempête. Mes précieuses cartes sont détruites, ainsi que mes provisions. Voyez vous-même !

— Tu es un idiot ! dit l'autre Marron caché dans la pénombre, tu aurais pu avoir la vie sauve, mais tu nous obliges à prendre nous-mêmes ce que nous cherchons.

Le gaucher était maintenant à un mètre, le bras levé, la machette brillante sous les rayons du soleil.

— Vas-y ! ordonna l'autre.

Le sabre s'abattit sur le crâne de l'homme avec une rapidité fulgurante. Il s'écroura dans la boue, le visage ensanglanté. Les deux Marrons se rapprochèrent du corps inanimé écroulé sur le sol.

— Fouille-le ! Cherche dans son gilet. Elle doit y être. Tu la vois ? demanda l'homme resté caché dans la pénombre.

— Ça y est, je l'ai !

— Allons-nous-en, mais vérifie qu'il soit bien mort !

Le gaucher porta sa main au cou du voyageur.

— Mince, il respire encore, il faut l'achever. Donne-moi ton pistolet. Le droitier passa la main derrière son dos et attrapa l'arme tenue cachée jusqu'à présent. Il mit l'homme en joue. Tout à coup, un grognement terrible se fit entendre devant eux. Un chien se trouvait sur un rocher à un mètre, surgi de nulle part. Le Marron le visa, mais le chien esquiva la balle avec une rapidité surprenante. Il bondit et mordit l'homme si soudainement que celui-ci lâcha son arme en hurlant de douleur.

— Maudit bâtard, tu m'as déchiré les chairs. Tue-le ! ordonna-t-il.

Mais l'autre Marron avait déjà pris la fuite.

— Espèce de traître ! hurla-t-il.

Le chien relâcha le bras au bout de quelques secondes et se mit à grogner de plus en plus fort. Les poils hérissés, il se faisait de plus en plus menaçant. Le dernier Marron s'enfuit dans les bois sombres desquels ils étaient sortis. Le chien continua d'aboyer un moment, puis s'approcha du corps qui gisait sur le sol. Avec son museau, il tenta de le réveiller. Mais rien n'y fit, l'homme ne bougeait pas. Alors, l'animal s'allongea près du corps inanimé et commença à pousser des hurlements si forts qu'on les entendait au loin dans la forêt. La nuit n'allait pas tarder à tomber une nouvelle fois.

II

Le vent s'engouffrait avec violence dans l'allée de palmiers royaux menant au domaine des Bois rouges, reste de la tempête de la veille qui avait balayé la plantation. Partout on s'activait à réparer, à nettoyer, à rassembler les troupeaux dispersés. Les dégâts avaient été importants. Les champs de blé mûr pliaient sous un soleil accablant. Les fruits verts des cocotiers s'écrasaient sur le sol dans un grand vacarme. Les animaux tentaient de trouver une ombre bienveillante. Seuls, quelques chiens du domaine aboyaient encore sous cette chaleur torride, en écho à d'autres chiens errants. La grande demeure se dressait au bout de l'allée. Tel un palais immaculé sur son socle de basalte noir, elle dressait fièrement ses colonnes blanchies à la chaux et surplombait la

vallée de toute sa suffisance. Les champs, les pâturages, les bosquets de muscadiers et de giroffiers, les belles allées soignées, les vergers d'orangers et de citronniers, les vertes pelouses fleuries, tout s'étalait jusqu'au bord de la mer. Des nuées de paille-en-queue, dont les deux longues rémiges blanches traînaient au vent, s'ébattaient et virevoltaient, allant et venant au-dessus des falaises surplombant le rivage. Des huppés, des sternes profitaient également de cette brise, réunies dans un ballet aérien.

Moïse se tenait là, assis sur un rocher plat, au bord de la falaise, indifférent à la chaleur, aux vagues monstrueuses qui s'écrasaient à ses pieds, quelques mètres plus bas. Pensif, il fixait l'horizon. La mer était déchaînée. Quelques pêcheurs tentaient de regagner le rivage. Dans le lointain, un lourd vaisseau luttait contre les éléments. Moïse savait bien que ce navire ne pourrait trouver un abri de ce côté de l'île et devrait fuir cette côte dangereuse. Il aurait tout donné pour être sur un de ces voiliers qui le fascinaient. Il rêvait de partir ailleurs, il avait l'âme d'un marin, mais il était mélancolique. On embarquait souvent des mousmes de treize ans, des garçons de son âge, mais pas un jeune esclave. Il appartenait au maître et jamais celui-ci ne le laisserait réaliser son désir le plus cher. Il sentit une profonde tristesse l'envahir. — Alors, toujours la tête dans les nuages, mon garçon !

La voix terrifiante fit sursauter Moïse. Il se retourna. Un géant noir d'un mètre quatre-vingt-dix se dressait derrière lui. L'homme avait le visage scarifié, les cheveux rasés, un cou énorme sur des épaules larges, une longue barbe brûlée par le tabac et des mains gigantesques qui auraient pu broyer son petit crâne d'un seul coup. C'était le commandeur du domaine. Esclave lui-même, il ne recevait d'ordres que du régisseur ou du maître. Mais il avait tous les pouvoirs sur la nombreuse main-d'œuvre de la plantation et ne s'en privait pas, ce qui lui avait valu le surnom de *commandeur la peur*, mais on l'appelait Monsieur José. Il avait la confiance absolue du maître, Monsieur Guimard, et de son régisseur, Monsieur Cadet. Il se pencha et attrapa Moïse par la taille. Il le souleva et se mit à crier si fort que sa voix couvrait presque le fracas des vagues sur les rochers.

— Espèce d'idiot ! Imbécile ! Tu aurais pu tomber à l'eau, et si les vagues ne t'avaient jeté sur les rochers, les squales se seraient chargés de ta petite carcasse ! fit le géant noir.

Moïse tenta de répliquer, mais il n'avait plus de souffle. Enfin l'homme le relâcha et il tomba sur le sol dans un bruit sourd. Il avait mal, mais il était soulagé de sentir le contact de la terre.

— Combien de fois t'ai-je dit que les enfants ne devaient pas venir jouer au bord de la falaise, combien ? hurla l'homme encore plus fort. Moïse sentait son haleine sur son visage, un mélange de rhum et de tabac très fort. Il tâcha d'esquiver son regard menaçant et de fixer le sol. De minuscules fourmis rouges s'apprêtaient à lui dévorer les pieds. Il connaissait bien leurs morsures pour les avoir souvent subies.

— Je vous en supplie, Monsieur José, n'en parlez pas au maître. Je serais puni comme l'autre fois, vous vous en souvenez, n'est-ce pas ? fit Moïse.

— Si je m'en souviens ! Et comment ! Ça date d'un mois à peine. Et c'est moi qui t'ai donné ta correction. Six coups de cravache sur ton petit derrière ne t'ont pas suffi, apparemment. On verra pour cette fois ! Peut-être essaiera-t-on le *chabouk* !

Le sang de Moïse se glaça. Le *chabouk*, un fouet fabriqué à partir de nerfs de bœuf, était réservé aux esclaves rebelles.

— Quand tu en auras assez d'être puni, peut-être rentreras-tu dans le rang ?

José attrapa fermement le garçon par la main. De l'autre, il frotta sa grande barbe. Son visage ruisselait de sueur.

— Maudit climat ! marmonna-t-il. Tu as de la chance de n'avoir que treize ans ; les punitions sont plus sévères pour les adultes. Tu ne dois pas quitter ton travail pour vagabonder, surtout après la tempête que nous venons de subir. Avec toi, les troupeaux sont bien gardés, ironisa-t-il. Rentrons, maintenant. On verra ce que le maître dira cette fois.

Ils s'engagèrent sur le sentier qui menait à l'habitation. Le commandeur se hâtait, malgré la chaleur accablante de cette fin d'après-midi. Le garçon, lui, se faisait traîner plutôt qu'il ne marchait. José maugréait dans sa barbe.

— Tout le monde doit travailler à réparer les dégâts de cette maudite tornade. Tu es un mauvais exemple pour les autres. Tout le monde doit travailler, ici, insista-t-il, surtout toi qui fais les pires bêtises qu'on puisse imaginer. En tant que commandeur, je dois veiller à ce que le calme règne dans cette plantation. Il ne doit pas y avoir de perturbateurs.

Moïse baissait les yeux tout en marchant. La grosse main lui broyait presque les doigts et ses pieds étaient douloureux. Le sentier était long et il craignait l'arrivée à la demeure et la confrontation avec son maître. Dans les champs, sous les caféiers, les esclaves se remettaient au travail. Certains moissonnaient, d'autres rassemblaient les bêtes, mais tous s'arrêtaient au passage du commandeur et de Moïse. On lisait dans leurs yeux de l'affection pour le jeune garçon et de la

terreur envers Monsieur José. De jeunes enfants se regroupaient et quelques moqueries fusèrent à l'égard de Moïse, vite étouffées par le regard glacial de José. Ils arrivèrent devant la grande maison et s'arrêtèrent face au perron. Une jeune esclave était en train de frotter le sol. José la héla.

— Veux-tu bien aller chercher notre maître ? J'ai là un garnement qui a besoin d'une correction.

— C'est que, Monsieur José, il est parti très tôt ce matin avec Joseph, son serviteur. Sa tante est, paraît-il, mourante.

Sur ces entrefaites, Monsieur Cadet, le régisseur, apparut.

Qu'y a-t-il, José ? Que faites-vous là avec le jeune Moïse ?

— Eh bien, Monsieur, ce garnement va traîner sur la falaise pendant que tout le monde est occupé à réparer. Je pense qu'il mérite une punition sévère, cette fois-ci !

— C'est à Monsieur Guimard d'en décider ! En attendant, envoyez-le au camp et qu'il n'en bouge plus. Votre maître sera de retour demain matin, vous lui en parlerez vous-même, moi j'ai trop de travail avec cet ouragan. Je dois vous laisser, José, débrouillez-vous avec lui.

Monsieur Cadet disparut, José dépité s'adressa au jeune Moïse.

— Tu as de la chance, mais ton tour viendra, et dès qu'il sera rentré, je parlerai au maître. Ce n'est que partie remise, maintenant file, je ne veux pas te revoir avant demain !

Moïse s'éclipsa, au détour d'un bosquet il prit ses jambes à son cou et courut vers le bâtiment où officiait tante Anna. Il traversa un groupe de cases délimitant l'*argamasse*, cet endroit où l'on faisait sécher les grains de café étalés à même le sol, puis laissant le moulin sur sa droite il arriva à la cuisine. Logiquement Anna devait s'y trouver. C'était un bâtiment en torchis, au toit de chaume, qui servait à la fois d'office et de cuisine. On l'avait éloigné de la maison pour éviter les incendies, fréquents. Moïse marqua un temps d'arrêt. Il craignait autant sa tante que Monsieur José. Bien qu'elle fût capable de moments de tendresse, elle pouvait aussi entrer dans des colères épouvantables. Mais elle ne le battait jamais, ce qui le rassura un peu.

— Te voilà, fripouille ! hurla pourtant une voix de femme.

Elle se tenait dans la pénombre de la porte. Massive, elle avait une cinquantaine d'années. Vêtue d'une jupe orange ornée de fleurs, d'un haut clair, elle cachait ses cheveux sous un fichu blanc.

— Tante Anna... commença Moïse.

— Il n'y a pas de tante Anna qui tienne ! Tu as encore fait une bêtise. Je suis déjà au courant, comme tout le monde ici d'ailleurs. Que faisais-tu sur ces maudits rochers ? Car ils sont maudits, tu le sais bien. Je t'ai

déjà interdit d'aller traîner là-bas. Le maître sera furieux à nouveau.

Elle le fixait droit dans les yeux et Moïse essayait d'éviter son regard.

— Rentre dans la cuisine, lui ordonna-t-elle, tout de suite !

Elle s'écarta pour laisser passer le garçon penaud.

La case était grande. Sur le sol de terre battue, on avait posé un four en maçonnerie qui fumait beaucoup. Imposant, ses braises crépitaient comme des milliers de sauterelles. Au mur étaient suspendues des dizaines de casseroles et d'ustensiles en cuivre. Ils rougeoyaient sous les rayons du soleil qui pénétraient à travers les interstices du toit. Des cuisinières s'affairaient autour du feu, cuisinant le repas du soir pour les esclaves : pains de manioc, maïs et fèves. Seule Anna s'occupait du repas des maîtres, leur préparant des mets plus raffinés. Le goût de la cuisine lui était venu très tôt. Elle savait parfaitement doser les épices et inventer des sauces originales. Elle était certainement une des meilleures cuisinières de l'île. Moïse était fasciné par cet endroit ; l'activité qui y régnait, les odeurs, le va-et-vient des femmes, le feu, les plats qu'Anna lui faisait parfois goûter, l'excitaient au plus haut point. Si seulement le maître lui offrait la possibilité de travailler ici ! Mais c'était le domaine d'Anna et elle ne voulait pas d'hommes autour d'elle. Sa place était aux champs. Cette idée l'assombrit.

— Assieds-toi dans un coin ! lui lança sa tante, le tirant de son rêve.

Moïse chercha du regard un endroit où il serait tranquille. Il aperçut une vieille marmite renversée qui servirait de siège. Tante Anna semblait se radoucir. Sa voix était moins forte que tout à l'heure.

— Tu vois, mon enfant, j'ai eu très peur quand tu as disparu. J'ai d'abord pensé que tu étais encore à la recherche de tes fourmis. Mais quand on est venu me dire qu'on t'avait vu descendre le sentier vers la mer, mon sang n'a fait qu'un tour. C'est un endroit dangereux, tu le sais bien. De plus, il porte le mauvais œil. Plusieurs y ont laissé la vie. Elle se signa plusieurs fois tout en vaquant à sa cuisine. Elle ne le regardait pas.

— Ma tante, je...

— Laisse-moi terminer, s'il te plaît. Je t'aime, tu le sais, et je tiens beaucoup à toi. Quand on t'a confié à moi, voici des années, je t'ai tout de suite considéré comme mon enfant, alors que je n'ai jamais pu en avoir. Je t'ai élevé avec amour, même si je te gronde souvent. Tu fais des bêtises, je te punis, c'est normal. Tous, ici, tiennent à toi. Je ne sais pas ce que le maître te réserve cette fois, on verra bien. En attendant, tiens-toi tranquille. Rentre à la case et repose-toi un peu.

Elle lui donna un pain de manioc.

— Mais n'en sors pas, c'est un ordre !

Moïse quitta la cuisine et se dirigea vers le hameau. Sur le sentier, il croisa les visages familiers des travailleurs qui rentraient des champs. Malgré leur fatigue, les hommes et les femmes lui adressèrent quelques sourires. Il se hâta vers la case de tante Anna qui se trouvait à l'autre extrémité, un peu à l'écart. Comme tous les esclaves de la plantation, Anna « possédait » un petit lopin de terre qu'elle cultivait avec soin. Moïse entra dans la chaumière. Des nattes tapissaient le sol. Une malle en bois, grossièrement fabriquée, renfermait quelques effets personnels. Moïse, lui, ne possédait rien. Il dormait dans cette case avec tante Anna qui avait le sommeil bruyant, mais il s'en accommodait. Une sensation de faim l'envahit soudain. Il se souvint qu'elle lui avait remis un pain de manioc et il le dévora avidement. C'est alors que l'idée lui vint que la punition qui l'attendait serait bien méritée. L'endroit d'où il contemplait la mer était vraiment très dangereux. Le bruit courait que plusieurs personnes étaient tombées de la falaise et qu'on n'avait pu les secourir. Les corps des malheureux n'avaient même pas pu être repêchés. Voilà pourquoi tante Anna se signait toujours quand elle évoquait ce promontoire. Lui, au contraire, n'avait pas peur : cet endroit le fascinait véritablement. Braver le danger l'excitait au plus haut point. Une sensation pénible le ramena à la réalité. Le pain de manioc n'avait pas suffi à satisfaire sa faim. Il espéra de toute son âme que tante Anna lui apporterait, après son service, une part de son délicieux gâteau à la patate douce. Il dut se faire à l'idée qu'elle ne lui en amènerait pas, vu la promenade dangereuse qu'il avait faite aujourd'hui. Des pas, de petits pas au-dehors attirèrent son attention.

— Moïse, je peux entrer, tu es là ? C'était Judith.

Judith était une jeune esclave originaire de Guinée. Elle devait avoir onze ans. Sa mère était enceinte quand elle avait été capturée puis enlevée et vendue par un négrier. Le maître l'avait achetée et lui avait fait la promesse que son enfant ne lui serait pas enlevé à la naissance. Elle connaissait ainsi l'histoire de sa famille et en était fière. Elle racontait souvent à Moïse comment son grand-père de Guinée avait vaincu d'autres tribus, comment son père mourut en combattant. Sa mère avait été capturée avec sa famille par un autre peuple qui, plutôt que de les tuer, préféra les troquer contre de la verroterie. Adolescente et enceinte, sa mère fut conduite à Zanzibar où elle fut rachetée pour une belle somme d'argent puis conduite à l'île Bourbon. Moïse, lui, ne connaissait rien de ses origines, mais il en inventait si bien que, depuis le temps, il ne savait pas trop ce qu'il avait raconté à Judith, sinon que sa mère était morte en couches et qu'Anna l'avait recueilli. Mais il ne connaissait pas son père.

— Moïse, répéta Judith, es-tu là, enfin ?

— Oui, grogna-t-il ! Entre !

Elle entra, se baissa et s'agenouilla sur la natte. Bien que très jeune, Judith possédait la maturité d'une jeune fille de quinze ans. Moïse l'aimait bien, un peu trop au goût de tante Anna qui ne voyait dans cette gamine qu'une jeune écervelée un peu trop fière. Mais Anna pouvait être tranquille, Moïse était, pour l'instant, plus intéressé par les fourmis que par les subtilités amoureuses.

— Alors, fier de toi ? fit Judith

— Que veux-tu dire ? grommela Moïse.

— Ton escapade sur la falaise... Tout le monde en parle.

— Et alors, qu'est-ce que ça peut bien leur faire ? Qu'ils se mêlent de leurs affaires ! Tu es venu me faire la morale toi aussi ? J'en ai eu plus qu'assez aujourd'hui. J'attends ma correction.

— Comme la dernière fois, coupa Judith. Six coups de ...

— Tais-toi si tu n'as rien d'autre à me dire. Cette conversation m'agace. Va-t'en si tu n'as pas d'autre sujet intéressant !

Moïse, en son for intérieur, ne souhaitait pas son départ, car Judith était une source de renseignements inépuisable. Elle travaillait comme domestique au service du maître et avait les oreilles toujours grandes ouvertes. Elle était au courant de tout ce qui se passait dans la famille et même dans l'île. Avec d'autres, elle servait à table et ne perdait jamais une occasion de grappiller une information. Son seul confident, toutefois, était Moïse. Grâce à elle, la vie des maîtres lui était presque familière. Le luxe inouï qui entourait cette famille le surprenait : coffres en ébène et palissandre, toiles peintes que Judith avait tenté de lui décrire, boîtes en ivoire. Moïse ne savait de l'ivoire que ce qu'on avait bien voulu lui raconter : qu'il provenait d'un animal gigantesque d'Afrique, avec des défenses surprenantes que l'on coupait et dont on faisait des bijoux, des coffrets, parfois même des meubles. Pauvre bête ! pensait Moïse, insensible à la possession de tant de biens. Comment pouvait-on amasser autant alors que l'on avait besoin de si peu pour vivre ? Bref, la vie des habitants de la grande maison l'intéressait, mais il ne les enviait pas. Il était beaucoup plus passionné par d'autres informations que lui transmettait Judith : la libération d'un esclave, l'évasion d'un tel ou même sa propre punition qu'il apprendrait par elle bien avant que Monsieur José ne la lui annonçât. Judith se leva, fit semblant de partir puis se rassit sur la natte.

— Excuse-moi de te gronder, mais tu es mon seul ami. Si on te fait du mal, c'est à moi aussi que l'on en fait.

C'était sans doute une déclaration d'amour à peine voilée. Moïse baissa les yeux. Il aimait bien Judith, lui aussi : ils avaient grandi ensemble et ne se quittaient pratiquement jamais.

— J'ai une grande nouvelle ! dit-elle fièrement.

— Ah oui ? fit Moïse en cachant mal son vif intérêt. Peut-être sa correction future était-elle adoucie par le maître ? Mais il se rappela que celui-ci n'était pas encore rentré. Ce n'était donc pas ça.

— Des navires anglais croisent au large de l'île.

Si Moïse n'avait pas été assis sur sa natte, il se serait effondré.

— Des navires anglais, tu es sûre ?

Moïse pensa au lourd vaisseau vu le matin sur la falaise.

— Oui ! Les maîtres n'ont parlé que de ça au souper. Il paraît même que les Anglais ont capturé un bateau dans le sud de l'île et massacré les passagers. Certains n'ont trouvé le salut qu'en se jetant à la mer. J'ai entendu dire que c'était un bateau arabe qui voguait vers l'Isle de France.

— Tu es sûre de ce que tu as entendu ? demanda Moïse.

— Oui, parfaitement, il y avait à table des hommes qu'on appelle des corsaires, des hommes impressionnants, ils me faisaient peur. C'est l'un d'eux qui a annoncé la nouvelle. En l'entendant, Madame Guimard, notre maîtresse, s'est évanouie. Monsieur Cadet et les corsaires se portèrent à son aide et Madame se réveilla en demandant son mari. Elle ne cessa de l'appeler, et tout le monde crut qu'elle était devenue folle.

— Et ils sont nombreux, ces bateaux anglais ? questionna Moïse.

— Oui ! Plusieurs, dont un gros. Les maîtres craignent que les Anglais débarquent en masse.

— Tu crois qu'ils vont nous tuer, tous ces Anglais ?

— Les corsaires avaient l'air rassurants !

— Judith, Judith ! criait une voix de femme, celle de sa mère.

— Oui, maman, j'arrive !

Judith se leva, dit au revoir au garçon puis s'éclipsa rapidement après lui avoir recommandé à l'oreille : « Pas un mot à qui que ce soit ! ».

Moïse acquiesça et mit un doigt sur ses lèvres.

Il se faisait tard. Il avait sommeil, la nuit était tombée depuis longtemps.

Le temps passait si vite avec Judith ! Mais la faim le ramena à une dure réalité, le pain de manioc avait été digéré depuis longtemps. Or il avait l'obligation de rester dans sa case, c'est donc Anna qui lui porterait son dîner. Il espérait un bol de fèves et une tranche de lard, chose qu'elle cuisinait parfois quand elle était de bonne humeur. Mais le quotidien était fait de maïs, les fèves, c'était seulement s'il y en

avait. Moïse repensa à sa discussion avec Judith. Ces navires anglais, que voulaient-ils ? Pourquoi massacrer tous ces gens ? Allaient-ils les tuer eux aussi ? Des pas se rapprochaient de la cabane. Anna entra.

— Alors, mon gâté, tu te reposes ?

— Oui, tante, mais je ne trouve pas le sommeil.

— Il faut d'abord que tu te nourrisses. Je t'ai apporté un bol de fèves, un épi de maïs et... une petite surprise.

Le tout était soigneusement emballé dans un linge.

— Le maître est absent ce soir, mais il y a des invités. Je dois retourner à mon service, je rentrerai tard, ne m'attends pas ! Ah oui ! J'oubliais : ce soir, tu es privé de sortie !

Moïse était déçu. Il savait qu'un grand feu se préparait. On chanterait, on danserait, on raconterait les histoires des temps anciens. Les vieux évoqueraient leurs pays d'origine, Madagascar, la Guinée, le Mozambique et tant d'autres. On y parlerait des courageux esclaves qui s'enfuyaient dans les bois et qu'on ramenait sans vie. Il aurait tant voulu être là, ce soir. Mais, hélas ! Il était confiné dans sa case, et gare à lui s'il tentait une sortie. Après avoir englouti son repas, il s'allongea sur sa natte et plongeait dans le sommeil, la tête pleine de rêves.

III

Monsieur Guimard avait quitté sa plantation des Bois rouges au lever du soleil, peu après la tempête, accompagné de son fidèle serviteur Joseph. Sa tante, Mademoiselle Desmoulins, lui avait fait parvenir la veille un billet lui apprenant qu'elle était mourante et désirait le voir. C'est à contrecœur qu'il avait quitté sa famille pour se rendre à Saint-Benoît, en bord de mer, ville où résidait sa tante. Il avait confié le soin d'organiser la réparation des dégâts causés par la tempête à Monsieur Cadet, son régisseur. Heureusement, les destructions étaient limitées et il n'y avait pas eu de blessés. C'est en arrivant en ville qu'il apprit la nouvelle de l'attaque anglaise. Le combat ayant eu lieu à Sainte-Rose, c'est-à-dire à quelques lieues de là, toute la ville était en émoi. On racontait partout que les Anglais allaient débarquer, un vent de panique avait envahi la petite bourgade. On sortait des maisons, on discutait fort, on s'invectivait, on parlait de convoquer la milice.

D'autres, plus prudents peut-être, rassemblaient leurs économies pour un prompt départ vers la capitale, Saint-Denis. Après s'être fait expliquer par Monsieur Robert, le commissaire civil du district, ce qui s'était en fait passé, il décida qu'il devait rejoindre sa plantation des Bois rouges le plus rapidement possible. Ayant passé un moment auprès de sa tante, qui se portait en fait à merveille, il s'excusa auprès d'elle, prétextant de gros dégâts dans son exploitation pour prendre la route du retour. Mademoiselle Desmoulins, malgré ses quatre-vingt-cinq ans, avait une belle santé. Elle avait pris la fâcheuse habitude de se plaindre pour attirer son neveu. En temps normal, il lui accordait plusieurs jours, mais l'heure était grave et il avait décidé de rentrer au plus vite. Il ne voulait pas laisser sa famille seule, en cas d'invasion anglaise. Il fit donc ses adieux et, accompagné de Joseph, se remit en route. Le trajet de retour fut aussi pénible que l'aller. La plupart des cours d'eau étaient en crue, il fallait s'armer de courage pour traverser à gué. Les chevaux rechignaient devant les flots boueux et refusaient parfois d'avancer. Les deux hommes durent de nombreuses fois traverser à pied, de l'eau bouillonnante jusqu'aux cuisses, en tenant fermement les harnais des chevaux. Par endroit, ils retrouvaient un chemin encore praticable. Ils ne s'arrêtèrent ni pour manger ni pour boire, insensibles au soleil accablant de cette journée de décembre. Il fallait rejoindre la plantation avant la nuit. Après de nombreuses heures, ils aperçurent enfin la majestueuse allée de palmiers royaux qui menait à la grande demeure. Les deux hommes descendirent de cheval et Monsieur Guimard se précipita dans la maison pendant que Joseph s'occupait des chevaux. Il était huit heures du soir. Le maître tomba sur une jeune esclave en train de débarrasser le souper. Il s'adressa à elle.

— Dis-moi, Judith, où se trouve ta maîtresse ?

— Maître, elle est souffrante, elle a eu un malaise au dîner, il y a environ deux heures. Votre fille est auprès d'elle.

Monsieur Guimard grimpa les marches de l'escalier quatre à quatre. Il suivit un long corridor et frappa à la dernière porte.

— Madame, puis-je entrer ? demanda-t-il avec douceur. Je suis de retour.

— Entrez, Monsieur, j'ai hâte de vous voir.

Il pénétra dans la pièce, referma la porte derrière lui. Madame Guimard était assise dans un large fauteuil canné aux accoudoirs orné de têtes de cygnes. C'était une femme d'une quarantaine d'années, blonde et mince. Elle avait les cheveux lisses remontés en chignon. Un gros peigne en écaille recouvert d'or retenait le tout. Sur ses épaules,